

René Charrier

En chemin avec le peuple Hmong

Du Laos en Guyane et en France

Histoire des
mondes chrétiens



KARTHALA

Histoire des mondes chrétiens

À travers le parcours d'un homme de chez nous – vendéen d'origine –, nous découvrons ce qu'a été, au XX^e siècle, une vie de prêtre missionnaire se plongeant dans la vie d'un peuple, les Hmong des montagnes du Nord-Laos. D'abord, apprendre leur langue et même en inventer une écriture. Leur annoncer l'évangile, et faire naître patiemment de petites communautés chrétiennes. Les accompagner dans les conflit indochinois, fuir avec eux l'invasion communiste et enfin s'exiler avec eux dans la forêt de la Guyane française, pour tout recommencer, avant de finir accompagnateur de la communauté Hmong en France...

Aventure non pas d'un homme seul mais d'une équipe qui a vécu ensemble l'histoire du peuple Hmong entre 1950 et 2010. Travaillant notamment avec le P. Yves Bertrais, René Charrier décrit son cheminement, aux multiples péripéties, sur les pistes du Nord-Laos à la rencontre de gens ouvrant volontiers la porte de leur cœur et de leur maison.

Ces pages essaient de dire le regard que toute l'équipe pastorale missionnaire du Centre d'Apostolat Hmong à Vientiane a porté sur le peuple Hmong, tel qu'il demeure encore dans les villages de la haute montagne du Laos, et dans les nouvelles implantations de France ou des États-Unis. Ces simples notes n'ont pour seule ambition que de partager les sentiments ressentis par des hommes et des femmes missionnaires qui aiment ce pays et ses habitants Hmong et Lao.

C'est aux Hmong eux-mêmes que l'auteur, avec sa collaboratrice qui l'a aidé dans la rédaction, veut restituer quelques fragments d'une histoire dont lui et les autres missionnaires ont été les témoins et les acteurs avec les peuples du Laos, mais qui fondamentalement appartient à ces derniers et constitue leurs racines, même en terre d'exil.

La famille Charrier est originaire de Vendée. René Charrier est né à Haute-Goulaine (Loire Atlantique), ville natale de sa famille maternelle. Il est entré dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée en 1943. Ordonné prêtre en 1950, il est arrivé au Laos fin 1952. Il y restera jusqu'en 1975-1976. Il est avec les réfugiés Hmong en Guyane française de 1977 à 1987. Rentré en France, il est aumônier des Hmong de Métropole jusqu'en 2010. Actuellement il est dans une maison de retraite de sa congrégation à Pontmain (Mayenne).

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Histoire des mondes chrétiens* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenus avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée : – par *Paul Coulon*, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *HMC* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer ; – et par *Philippe Delisle*, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques traitant de la vie religieuse dans les sociétés esclavagistes antillaises et directeur chez Karthala de la collection « Esprit BD » consacrée à l'analyse de la propagande coloniale et missionnaire à travers la bande dessinée franco-belge.

Couverture : Ya Ja No, le premier baptisé catholique Hmong en 1953. Ici, au village de Cacao, en 1992, en Guyane française. (*Photo : Philippe Chanson.*) Les photos dans le texte et dans le cahier hors-texte proviennent des archives personnelles du P. René Charrier et de celles des Oblats de Marie Immaculée ; d'autres, de différents sites : sans indication d'origine, elles sont toutes affectées de la mention : DR.

René Charrier
des Oblats de Marie Immaculée

En chemin avec le peuple Hmong

*Du Laos en Guyane
et en France*

Préface de Marie-Paule Charrier

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

PRÉFACE

Comment j'ai été amenée à travailler avec l'auteur pour ce livre

C'est à la demande du Père René Charrier, lui-même, Oblat de Marie Immaculée – 90 ans aujourd'hui ! –, que j'ai participé à la construction et à la rédaction de son livre. Comment et pourquoi, suis-je « entrée » dans ce récit biographique ?

Lors de ses visites dans notre famille, le Père René aimait nous parler du Laos et, en particulier, du peuple Hmong. Il a toujours eu beaucoup de choses à dire et nous avons plein de questions à lui poser...

Aussi, l'avons-nous sollicité d'écrire un livre dans lequel il raconterait en particulier les vingt-cinq années de sa vie passées au Laos.

C'est un travail énorme que nous lui avons demandé alors qu'il avait 85 ans... Le Père René n'a plus aucun document personnel de ce temps-là, car il a dû tout abandonner sur place quand il a quitté les villages hmong où il habitait, chassé par les communistes.

Je me suis alors engagée à l'aider : tâche difficile pour moi qui ne connais pas grand-chose du Laos. Pendant cinq ans, le Père René va travailler à « son livre ». Car ce livre est le sien, je tiens à le dire : je me suis contentée de recopier sur mon ordinateur et d'imprimer intégralement les textes écrits de sa main, avec son style et ses impressions personnelles.

Avec beaucoup de patience, le Père René raconte et explique comment il a cheminé avec le Père Yves Bertrais, étant tous les deux responsables du « Centre d'Apostolat Hmong » à Vientiane.

Le Père René travaille aussi avec persévérance ! Longue et difficile a été la recherche pour classer tous ses faits de vie et remettre dans

l'ordre chronologique le déroulement des principaux épisodes qui ont marqué sa vie de missionnaire. Il se remémore, il réfléchit, il écrit, il corrige...

Chaque circonstance du passé réveille en lui quantité de souvenirs. Il retrouve dans sa mémoire les noms des personnes dont il parle, avec leur clan (Ya, Ly, Tho...), leurs villages (Ban Het, Ban...), et le nom des rivières (Nam Ou, Nam...), et celui des montagnes (Phu, Phou...).

Grâce à la collaboration des Hmong – en particulier de Paul Yang Cho –, il retrouve des photos sur lesquelles sont mentionnés les noms des personnes, les détails correspondant au lieu et à la date. Le lecteur voudra bien m'excuser si, d'aventure, certains noms hmong ont été mal orthographiés.

Le livre du Père Charrier nous montre combien sa personnalité a été liée – au point d'en devenir inséparable – à l'histoire du peuple Hmong.

Pendant ses vingt-cinq années au Laos, il a servi les Hmong auxquels il avait été envoyé, décidé à faire la connaissance de ces paysans animistes, non encore alphabétisés, en partageant leur mode de vie et leur habitat, en épousant leurs us et coutumes.

En 1976, avec le Père Brix, il accompagne les premiers Hmong à partir en Guyane et participe avec eux à la création du village de Cacao.

En 1987, rentré en Métropole, il devient responsable pastoral des Asiatiques catholiques, en particulier des Hmong dispersés aux quatre coins de la France. Infatigable, il visite les communautés hmong en les incitant à se choisir un responsable. Sans répit, il va à leur rencontre, partageant leurs joies, leurs peines et leurs souffrances. En 2010, s'il ralentit ses activités, il est toujours au service du peuple Hmong.

Avec lui, j'ai beaucoup appris sur l'histoire du Laos et sur celle du peuple Hmong. Combien il est difficile – j'en ai conscience – de résumer l'épopée qu'est la vie d'un missionnaire qui a consacré sa vie à ce peuple de montagnards du Nord-Laos ! Ce que j'ai vraiment compris, c'est que la qualité principale d'un missionnaire de l'Évangile, c'est une confiance absolue en la Providence.

À vous donc maintenant qui lisez ce livre, d'« entrer » à votre tour dans l'histoire du Père René Charrier, des Oblats de Marie Immaculée, qui a consacré sa vie aux Hmong, devenus sa famille de cœur...

Marie-Paule Charrier

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Écrire ma vie, mes souvenirs : Pourquoi ? Pour qui ? Par qui ?

C'est pour répondre à des demandes expresses et insistantes que sur le tard je me suis mis à reprendre les souvenirs de ma vie depuis la petite enfance jusqu'à la verte vieillesse...

Le Laos... Savez-vous où il se trouve sur une carte de géographie, sa place dans le monde ? Qui l'habite ? Qui y travaille ?

Qu'a fait la France colonisatrice dans ce petit pays fabriqué de toutes pièces et convoité par des voisins voraces comme la Chine, la Thaïlande ou le Vietnam ?

Et les Églises catholiques et protestantes, qu'ont-elles fait pour aider le pays et les populations à grandir, à être plus heureux ?

Devant l'insistance donc de certains membres de ma famille et de mes amis, j'ai essayé de mettre en lumière ce qui a été découvert par moi-même – par nous tous qui avons travaillé au « Centre d'Apostolat Hmong » de Vientiane – des richesses humaines de la vie quotidienne et du travail des familles Hmong, tout ce que nous avons reconnu de richesse dans la vie spirituelle des Hmong profondément croyants au monde des « Esprits » et attaché au culte de la vénération des Ancêtres, tout ce qui a fait et fait chaque jour de ce peuple, un peuple fortement soudé les uns aux autres par les réalités du clan et la force des liens familiaux.

Ces notes veulent seulement partager les sentiments ressentis par une équipe qui vivait ensemble cette entrée dans le monde du peuple hmong à un moment donné de son histoire, de 1950 à 2010.

Ce retour en arrière, je dois le reconnaître, ne fut pas facile pour moi. Avec l'âge, la mémoire a faibli et les événements se bousculent parfois

dans le temps ou les lieux. Ce long regard sur le passé m'a obligé aussi à beaucoup de réflexion sur moi-même, sur mon évolution personnelle, sur la formation que j'ai reçue dans mon enfance et dans ma jeunesse. J'ai réfléchi aussi à tout ce que fut ma vie de missionnaire de Jésus-Christ au service du Peuple Hmong. Souvent, j'ai été tenté d'arrêter ce travail de recherche et de réflexion... Mais en pensant à tous ceux et toutes celles qui me soutiennent encore, j'ai continué... et j'en ai terminé.

Ces souvenirs, cette histoire sur les cinquante premières années passées sur les rudes pistes du Nord-Laos, ne sont pas l'histoire du Père X ou du Père Y. Travaillant en équipe dès le début, nous avons cheminé, avec plus ou moins de chance, sur les pistes du Nord-Laos pour y rencontrer des gens qui ouvraient volontiers la porte de leur cœur et de leur maison et vous offraient le repas de la fête familiale.

Ces quelques pages accompagnées de photos diront bien le regard que nous – c'est-à-dire toute l'équipe pastorale missionnaire du Centre d'Apostolat Hmong –, avons porté et portons encore sur le peuple hmong tant au point de vue religieux que simplement humain, tel qu'il nous est alors apparu et tel qu'il demeure encore dans les villages de la haute montagne du Laos, et dans les nouvelles implantations de France ou des États-Unis. Ces simples notes n'ont pour seule ambition que de partager les sentiments ressentis par une équipe d'hommes et de femmes missionnaires qui aiment ce pays et ses habitants Hmong et Lao.

Ces souvenirs et réflexions commencent par rappeler ce que furent mon enfance et mon adolescence : ces pages sont indispensables pour comprendre mon cheminement personnel. Elles sont suivies d'autres concernant le temps de ma formation à la vie religieuse oblate et missionnaire, également nécessaires pour comprendre mon action missionnaire au Laos, en Guyane et en France métropolitaine.

Pour toi, Lecteur ou Lectrice, qui désires connaître un peu ce que fut la vie d'un missionnaire au XX^e siècle et qui consens à lire ces quelques souvenirs récupérés difficilement dans le tréfonds d'une mémoire qui s'en va doucement, j'ai essayé de restituer toute cette histoire le plus exactement possible en temps et en lieux. Cependant, je n'ai pas la prétention d'être l'historien de l'œuvre d'évangélisation des Hmong du Nord-Laos à cette époque – les années 1950 – et de la vie missionnaire des Oblats de Marie Immaculée au Laos.

L'histoire mise ici par écrit n'est que très partielle : elle recouvre la vie du peuple hmong dans les provinces du Nord-Laos de 1950 à 1975, de Vientiane, de Louang Prabang, de Sam Neua, les provinces frontalières à la Chine, au Vietnam, à la Thaïlande. On ne connaît que peu de chose

sur la vie des Hmong et des Khmu, ces derniers étant plus nombreux. Vivent aussi dans ces régions, des groupes plus petits mais très influents comme les Chinois et les Vietnamiens ; ceux-ci ont une communauté catholique importante, très active, avec ses prêtres, ses religieuses, et qui va de l'avant avec sa jeunesse.

Maintenant que je ne suis plus « bousculé » par l'action et que je prends le temps de revoir ma vie active dans le silence et la prière, je me vois – en rêve, en image – sur les pistes du Pha Thong ; sur les nouvelles routes de Louang Prabang, de Sam Neua, de tout le Haut-Laos ; sur les pistes fraîchement remuées de la Guyane Française et sur les routes nationales de la France métropolitaine...

Pour moi, même si je ne suis plus sur les pistes, j'essaie par la pensée, la prière, le souvenir, de continuer à soutenir et suivre le Peuple Hmong qui devient de plus en plus cosmopolite et universel.

PREMIÈRE PARTIE

1924-1952

Années d'enfance et de formation

Premier travail missionnaire en France

1

Enfance vendéenne et nantaise Formation jusqu'à l'ordination sacerdotale Première affectation missionnaire en France

Ma famille et ses origines

La famille CHARRIER-MÉRIEAU est originaire de Falleron, petit village de Vendée, pays des Chouans défenseurs du roi et de la religion dans une campagne très diversifiée. Chaque famille cultive et élève ce qu'il faut pour vivre, survivre et faire quelques sous pour la réserve familiale en travaillant quelques arpents de terre pour nourrir une ou deux vaches et quelques poules et cochons. La terre cultivable, les prairies, les bouts de forêts appartenaient à des châtelains du coin qui en tiraient profit en les donnant en fermage aux paysans qui payaient un loyer ou partageaient le fruit des récoltes.

Comme la plupart des familles de cette région, ma famille est pauvrement installée dans un vieux moulin au lieu-dit « La Cornulière » ; il n'y avait qu'une seule pièce pour tous, sans eau ni électricité.

Mes grands parents eurent dix enfants. Malheureusement ma grand-mère mourut alors que son dixième enfant n'avait que quelques mois. Mon père, Alcide, n'avait que quinze ans.

Mon grand-père dut aller travailler à la carrière de Falleron, à une dizaine de kilomètres. Il n'avait ni vélo, ni cheval, ni voiture, seulement une petite charrette-brouette tirée par un ou deux chiens, ce qui le

soulageait dans les descentes. Il devait aussi continuer avec les aînés de ses enfants à « tenir » la maison et à exploiter les terres de sa petite métairie.

De proches parents, Lucette et Florimont Maillet, étaient bienveillants pour la famille et prenaient soin des plus jeunes enfants.

Après la mort de sa mère qui est ma grand-mère, Papa, comme ses frères, doit quitter la maison familiale pour trouver du travail. Où ? Probablement dans la région nantaise, au pays des vignes. Il se fait engager comme fermier-vigneron chez le comte de Goulaine à Haute-Goulaine à une vingtaine de kilomètres de Nantes.

En 1917, il a 18 ans, il doit partir pour le front. C'est le dernier contingent à être appelé. Pendant un an, il fait la guerre comme artilleur ; il en reviendra malentendant.

Ma mère, Clémentine Massé, vivait dans la ferme de ses parents à la Hauture, petit hameau de Haute-Goulaine. Là aussi, la vie n'est pas facile et il faut travailler dur pour survivre et nourrir sa famille. Mes parents se marient en 1920 et s'installent dans la petite métairie de la Hauture avec le père de maman, Jules Massé, et la sœur de maman, Joséphine Massé-Bossis.

Et les enfants arrivent : Marie-Alice en 1921, Simone en 1923 et moi, René en 1924. La belle vie familiale prometteuse, hélas, ne dura pas longtemps...

Ma petite enfance : de 1924 à 1930

Mon père, lors d'une séance d'abattage d'arbres avec ses voisins, fut blessé à la jambe. Emmené à l'hôpital, mal soigné – la pénicilline n'existait pas encore – il mourut quelques jours plus tard de gangrène.

Je ne sais pas grand-chose de mon père. Ce que je sais, c'est ce que j'ai entendu plus tard de l'un ou de l'autre. Je ne pouvais pas savoir beaucoup de choses sur mon père parce que, dès sa mort ou quelques années après, j'ai été coupé, séparé de ma mère, de mes sœurs.

J'ai connu surtout Tonton Jean-Marie Charrier, un frère de mon père, qui était notre tuteur légal. Malheureusement, il n'était pas très bavard et je ne l'ai pas rencontré souvent. Nous étions loin de notre famille paternelle de Vendée mais aussi de nos oncles et tantes maternels de Saint-Sébastien et Vertou.

Ma petite enfance : de 1930 à 1933

Pauvre maman ! Avec trois enfants à charge, sans maison, ni terrain à elle, sans métier, sans allocation familiale, l'avenir était plutôt sombre. Elle continua son travail de femme à la ferme quelque temps et, très vite, chercha à se rapprocher de sa sœur Joséphine Massé-Bossis qui la soutenait et pouvait l'aider.

Maman quitta la métairie de la Hauture pour habiter une petite maison à Embreil, hameau du village de Saint-Julien-de-Concelles où Tante Bossis avait sa maison et son travail de couturière. Maman chercha à travailler à la journée. Ce qu'elle trouva, ce furent seulement des journées de lessive très pénibles en hiver ou des journées à épiler des lapins angoras. Elle ne pouvait pas prendre le car ou le train pour aller au marché à Saint-Sébastien où habitaient ses cousins Maillard et Guitton car elle n'avait pas assez d'argent, alors, elle prenait sa petite « voiture-brouette » pour aller vendre quelques œufs, quelques poules ou lapins qu'elle nourrissait avec l'herbe ramassée sur le bord des chemins... Et je la suivais...

Nous, les trois enfants, nous continuions à aller à pied à l'école libre de Haute-Goulaine. Simone et Marie, à l'école des filles, et moi, à l'école des Frères. Nous partions chaque matin avec une bonne tartine de pain beurré et un morceau de chocolat : c'était notre repas du midi car, en ce temps-là, il n'y avait pas de cantine scolaire. Je me souviens cependant qu'il y avait à l'école des filles où je rejoignais mes sœurs, une bonne institutrice (une religieuse en civil) qui préparait une soupe épaisse pour ceux et celles qui ne rentraient pas à la maison. C'était Mademoiselle Jeanne ! Je n'oublierai jamais son nom, sa gentillesse et sa petite taille !

Au début, quand nous étions encore à la métairie de la Hauture, dépendant du château du Comte de Goulaine, j'étais comme tous les enfants pauvres de la campagne : je mangeais à ma faim, j'allais à l'école avec les autres enfants du village. Je me rappelle que les soirs d'hiver, en rentrant à la maison, nous avions peur en traversant les bois alors, nous nous donnions la main et parlions fort.

Je n'ai pas eu beaucoup de cadeaux et de gâteries. Je me souviens du cadeau de mon parrain Joseph qui était apprenti-menuisier et m'avait offert une petite brouette comme jouet, qu'il avait faite pour moi. Je n'ai pas eu une petite enfance heureuse. J'ai été aimé par ma tante Bossis, la sœur de ma mère, qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour aider maman, jeune veuve avec trois enfants.

En orphelinat (1933-1936)

Mademoiselle Binet a cherché à nous sortir de notre misère : c'était notre voisine qui habitait le château du village, possédant les plus belles vignes du coin et s'occupant un peu de tout, surtout pour aider les malheureux et nécessiteux auprès du service d'aide sociale de la mairie. Ainsi, quand elle connut la situation difficile de ma famille (mère de famille veuve avec trois enfants en bas âge à charge), elle se démena et contacta les différents orphelinats de Nantes qui pourraient bien nous accueillir et nous prendre en charge sans trop nous éloigner les uns des autres, comme le voulait maman. Ainsi, mes sœurs furent placées à « La Petite Providence », chez les Sœurs de la Sagesse (en face du lycée Clémenceau) et moi, à l'orphelinat de la rue Bossuet (près du magasin Decré devenu Nouvelles Galeries) chez les Sœurs de la Présentation de Tours, au centre de la ville de Nantes.

C'est à partir de ce jour de cette année 1933 que tous les trois, nous sommes « versés » dans le creuset, le canal, le filon de la vie religieuse. Il faut dire que notre famille comme la plupart des familles de la Bretagne et de la Vendée étaient des familles catholiques traditionnelles plus ou moins pratiquantes.

C'est donc à partir de 9-10 ans que j'ai commencé mon mouvement vers le milieu religieux. D'abord, c'est la vie de l'orphelinat dirigé par les Sœurs : Sr Sylvère, Sr Marie, Sr Frédérique, etc. ; prières, messe, école libre, catéchisme... Avec les Sœurs, il y avait le Père Aumônier de la maison, le P. Legeay. Pour le catéchisme, il y avait le P. Hallereau à l'école des Frères de Saint-Pierre.

Il y a eu surtout l'abbé C. Choimet, alors au grand Séminaire, qui nous faisait le patronage toutes les semaines. Il nous sortait et nous emmenait dans la propriété du grand séminaire, au Pont du Cens. Il nous faisait jouer, chanter, et nous parlait de la Croisade Eucharistique, des « Cœurs Vaillants », des sacrifices à faire pour la conversion des « petits Chinois » : une ambiance pour des jeunes prêtres à faire n'importe quoi dans la perspective d'aider les autres. La formation religieuse se faisait ainsi et cette ambiance religieuse, la vie chez les Sœurs, l'ouverture sur le monde par un grand séminariste sympa et zélé, me mettait naturellement sur le chemin du séminaire.

De Nantes, départ pour le séminaire de Chartres (septembre 1936-septembre 1942)

La maîtrise de Chartres

Je n'avais pas les moyens financiers pour payer une pension dans un séminaire de Nantes qui d'ailleurs ne manquait pas d'élèves. De plus, les collègues laïcs n'existaient pas encore... Il y avait la filière de la maîtrise de Chartres où un certain nombre de prêtres nantais exerçaient car ils avaient dû émigrer dans ce diocèse, pauvre en vocations, pour faire des études et réaliser leur vœu d'être prêtre. Le Père Legeay, vicaire à la cathédrale, suit cette filière pour moi et c'est ainsi que je suis envoyé à la maîtrise de Chartres à la fin du primaire en 1935-1936.

Cette présence à la maîtrise de Chartres a duré de la 7^e à la fin de la seconde : 6 ans d'internat avec des vacances de Noël, de Pâques, sur place, dans une grande maison vide. C'était dur de voir les copains partir dans leur famille, tandis que quelques Bretons, Lorrains ou Auvergnats restaient enfermés dans l'école sans occupation, ni distraction. Heureusement, j'avais la chance de passer, pendant les grandes vacances, un mois au pays nantais, et un mois en colo.

Qu'ai-je gardé de ces années passées à Chartres ? Je crois que la beauté de la cathédrale, de la crypte, des vitraux, la beauté des cérémonies auxquelles j'étais obligé d'assister, la beauté des chants auxquels la maîtrise participait, tout cela ne peut pas ne pas avoir contribué à marquer mon cœur de jeune et influencer mon orientation vers le religieux.

Premiers contacts avec les Oblats de Marie-Immaculée

Ce sont surtout les lectures de livres missionnaires, particulièrement ceux des Pères Duchaussois (*Aux glaces polaires, Sous les feux de Ceylan*) et Buliard (*Inuk*) décrivant la vie aventureuse et captivante des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée (OMI), particulièrement en pays eskimo, sri-lankais et sud-africain, qui m'ont poussé à m'orienter vers cette vie missionnaire différente de celle d'un curé de paroisse française.

Au cours d'une séance littéraire et artistique, tous les étudiants ont présenté des œuvres variées : du tragique et du comique... Nous avons

chanté. Ensuite, ce fut ma cléricature : devant Monseigneur l'évêque et toute la maîtrise, j'ai fait ma consécration à Marie. C'était un nouveau tournant de ma vie. Mais à la fin de mon séjour à Chartres, je suis entré en relations avec les Oblats de Marie-Immaculée de Pontmain et j'ai décidé d'entrer en Première au juniorat de Pontmain pour ne pas avoir de problème avec le supérieur de la maîtrise. C'est ainsi qu'à la rentrée scolaire de septembre 1942, je partirai pour le juniorat de Pontmain (Petit Séminaire).

À Chartres, j'avais la chance d'être « le protégé » du Père Combaud. Originaire de Saint-Nazaire, chaque année aux grandes vacances, il m'emmenait à Nantes : ce qui m'a permis de revoir une fois par an, pendant un mois, ma mère, mes sœurs, ma famille qui habitaient dans la région nantaise. L'autre mois, je le passais en colo au bord de la mer, soit comme colon, soit comme moniteur (17 fois).

Pendant les vacances de 1942, je me suis engagé dans le service civil rural car je ne devais pas faire de service militaire. Aussi j'ai demandé à travailler à la ferme de la Grolière, au petit village de Touvois, en Loire-Atlantique, à la limite de la Vendée, chez tante Charrier, belle-sœur de mon père. Armeline Charrier était veuve, son mari avait été tué à la guerre, en 1913. J'ai donc fait les moissons et participé aux travaux des champs.

J'étais heureux de retrouver ma famille. J'ai passé de bons moments avec tous les fermiers réunis autour de la batteuse qui se déplaçait de village en village. Il fallait charger et décharger les nombreuses charrettes et, pour un novice en la matière, c'était plutôt pénible. Mais la journée se terminait par un bon repas, si convivial que l'on oubliait la fatigue.

Après la classe de seconde, quitter Chartres pour Pontmain (septembre 1942-Pâques 1946)

Pour être sûr que le diocèse de Chartres ne mette pas d'obstacles à mon départ vers la vie missionnaire, je quitte la maîtrise en fin de seconde et demande à faire ma terminale à Pontmain chez les Oblats de Marie-Immaculée (OMI) avec lesquels je concrétiserai mon projet... si je ne déraillais pas avant !

Je voulais avant tout être Missionnaire. J'avais le goût de l'aventure pour sortir de l'ordinaire. En fait, je ne voulais pas être curé de paroisse et rester dans le diocèse. Aussi, après les vacances, en septembre 1942, j'ai rejoint la grande maison des Oblats à Pontmain.

La fin de mes études secondaires

En 1942, 1943, 1944, c'était le temps de l'occupation. Aussi, la maison abritait plusieurs groupes de personnes : le Juniorat qui comptait environ 200 élèves de la sixième à la première ; une douzaine de « cachés » du STO (le Service du Travail Obligatoire) qui auraient dû être en Allemagne ; le noviciat pour étudiants en formation après le secondaire, avant le grand séminaire ; quelques Pères âgés à la retraite, comme le Père Olive, religieux nantais missionnaire à Ceylan, qui a fêté son jubilé la veille de l'arrivée des Américains, ou le Père Perhussel... ; des Sœurs réfugiées d'Amiens ; une communauté de Frères travaillant pour le fonctionnement interne de la maison : fermiers, cuisiniers, cordonniers... (Parmi eux, il y avait deux Frères prisonniers allemands).

Un bâtiment transformé en hôpital militaire avait été réquisitionné par les Allemands pour le front de Normandie.

Au juniorat, le surveillant se nommait Père Alain. J'ai commencé l'année scolaire en première par une semaine de retraite.

À Pontmain, les méthodes d'enseignement étaient très différentes de celles que j'avais connues à Chartres. Les cours étaient difficilement assurés à cause des changements de professeurs et même des décès non remplacés. Je n'avais plus de professeur d'allemand. Je me souviens d'une classe peu studieuse. Évidemment, je n'ai pas eu mon bac malgré mes 17 sur 20 en allemand ! Le baccalauréat ne comportait qu'une seule partie.

Ainsi se terminaient mes études secondaires (le juniorat) car je ne me suis pas représenté à l'examen... Cependant, j'ai reçu en cadeau pour la fin de mes études un livre de messe.

Pour l'année scolaire 1943-1944, je demande à rentrer en terminale, c'est-à-dire au noviciat, toujours à Pontmain, pour une année d'étude avant de partir pour le grand séminaire ou scolasticat.

La formation au noviciat

Au noviciat et pendant les années de philo, à Pontmain, la pensée missionnaire était peu développée et exprimée. Le noviciat devait vous initier à la vie spirituelle oblate et à la spiritualité de l'École française.

D'abord le Père Maître partage et attribue à chacun les charges pour faire « tourner » la maison : aide à la cuisine pour la préparation des repas,

nettoyage et entretien des lieux communs... Chacun est chargé de son propre « domaine ».

Au noviciat, il n'y a qu'un seul dortoir commun avec cellules, une salle d'étude et de lecture pour tous.

À Pontmain, parmi les novices venant de différentes écoles, le Père Maître regarde ceux qui viennent des grands séminaires comme étant des jeunes ayant pris trop d'habitudes d'indépendance et ayant besoin d'être « corrigés » pour devenir Oblats. C'est ainsi que plusieurs quitteront l'établissement.

Il y a les exercices « spirituels » qui revenaient régulièrement et qui m'ont laissé assez indifférent : par exemple, la lecture de livres comme *L'Imitation de Jésus-Christ*, la Bible, l'Évangile, saint Jean de la Croix (très compliqué). Chaque journée est ponctuée par des heures de prières, par la lecture du bréviaire, par la messe.

Le noviciat est donc cette vie communautaire, faite de petites choses, sous la gouvernance du Père Maître qui doit nous apprendre à vivre le vœu d'obéissance religieuse à Dieu.

Pendant le Carême, nous n'écrivions aucun courrier.

Au mois d'avril 1944, le jour de la fête des Rameaux, font leur apparition, chez le Père Provincial, des scolastiques (grands séminaristes) qui étaient partis travailler en Allemagne et qui venaient d'être expulsés comme indésirables, leur influence ne plaisant pas au Führer. Tant mieux pour eux et pour nous : cela donne à réfléchir... Une Europe nouvelle d'où seraient bannis Dieu et ses prêtres deviendrait une bien piteuse Europe. C'est à peu près les seules nouvelles politiques que je connaisse alors : au noviciat, on n'a pas le temps de s'occuper de tout cela.

Les fêtes de Pâques se déroulent avec beaucoup de cérémonial : office de la Semaine Sainte, chants des ténèbres... Le Vendredi Saint, tous, nous avons respecté le jeûne. Le Samedi Saint, j'étais « cérémoniaire », c'est-à-dire celui qui mène la cérémonie dans son déroulement. Le jour de Pâques, toute la fatigue fut oubliée : Alleluia !

L'après-midi, nous avons fait un match de foot contre les anciens novices devenus Scolastiques. Mais, le noviciat n'est pas une école de sport, il est avant tout une école où l'on se forme le caractère.

En juin 1944, un des faits qui m'a particulièrement marqué c'est l'arrivée des Américains. L'événement du débarquement en Normandie a rompu la monotonie du noviciat. La première jeep qui est entrée dans la propriété de Pontmain a été celle de l'aumônier militaire américain qui était O.M.I. (Oblat Marie Immaculée). À cette époque, nous étions en soutane ; nous sommes montés douze dans sa jeep pour fêter l'événement et sommes arrivés en chantant les mains pleines de

chocolats, de bonbons, de cigarettes. Ces cigarettes que nous devions donner au Père Maître, grand fumeur : il nous a quand même permis d'en fumer une à deux à ce moment-là.

C'était la fin du noviciat pour moi. Avant et pendant le noviciat, je dois reconnaître que je n'ai pas eu de vrai conseiller spirituel à qui me confier et obéir.

Peut-être puis-je dire que le Seigneur m'a mis « sur les rails » en me confiant aux religieuses et aux prêtres qui m'ont fait vivre et qui ne m'ont pas vraiment posé la question d'un choix possible entre deux voies, celle du célibat ecclésiastique et celle de la vie de mariage. Je n'ai pas suffisamment ouvert mon cœur à quelqu'un de confiance ; je n'ai rencontré que deux fois en un an le Père Maître pour un monologue sans influence réelle sur mon choix et mon avenir. Je me conduisais bien sur le chemin ; je ne montais pas les escaliers quatre à quatre ; je ne regardais pas par les fenêtres et ne courais pas dans les couloirs : j'étais un novice religieux bien sage.

C'est dans cette fidélité à « suivre les rails » que, le 29 septembre 1944, après en avoir fait la demande par écrit, je prends mon premier engagement religieux et deviens Oblat pour un an, renouvelable trois fois, avant l'engagement définitif (oblation perpétuelle).

Le début des études de philosophie à Pontmain

Je suis resté à Pontmain pour suivre les cours de première année de philosophie (septembre 1944 à septembre 1945) et je suis entré au scolasticat (grand séminaire des Oblats).

Normalement, le scolasticat se passait à La Brosse-Montceaux, en Seine-et-Marne mais la maison était limitée en places, vieux château mal adapté pour accueillir des étudiants. Aussi nous passons du noviciat au scolasticat dans la même maison, à Pontmain, avec une nouvelle équipe de supérieurs et de professeurs, tous aussi novices dans le métier d'enseignant que nous dans le métier d'étudiants philosophes.

Le Père Matthieu, qui accepte le poste de Professeur de philo, n'est pas préparé à cette tâche et doit rédiger ses cours au lever du jour en suivant son livre docilement. Malgré sa bonne volonté et son sens du devoir, il ne nous intéresse guère. Le père Lécuyer enseigne « les petits cours » ou matières secondaires, le Droit Canon (droit ecclésiastique), les Pères de l'Église...

Un autre Père, polonais, le P. Wojinski, qui enseignait l'Écriture Sainte, a essayé de nous intéresser mais m'a peu influencé. Heureusement il y avait le Père Maigret avec saint Paul pour me faire aimer la Parole de Dieu. C'est vrai que je n'avais ni Bible, ni Évangile à moi, n'ayant jamais eu la possibilité de me les procurer.

Le 17 février 1945, c'est la grande fête de l'approbation de notre Congrégation et de nos règles par le Saint-Siège. Le Père Michel Lynde, un co-novice, a conçu un jeu scénique sur la Sainte Vierge : « Je suis l'Immaculée Conception », que nous avons présenté dans le site grandiose de l'abbatiale.

Nous avons la joie de garder parmi nous, prisonnier de la glace et du verglas, le révérend Père Vicaire Général, le Père Balmes, remplaçant du R. P. Supérieur Général mort il y a quelques mois. Il est originaire du Midi, et je vous prie de croire qu'il possède les vraies qualités du méridional : joyeux, optimiste, à l'accent prononcé. Il est resté plus longtemps que prévu. En effet, depuis le 3 janvier, il n'y a que neige et gelées, les routes sont bloquées, verglacées...

À partir de Pâques, je suis occupé à préparer mon premier sermon que je dois donner, pendant le repas, devant un auditoire de scolastiques qui écoutent tout en mangeant. Ils écoutent non pas pour s'édifier mais pour chercher les plus petites inexactitudes théologiques et la première occasion de rire, attendant patiemment que vous ayez un trou de mémoire pour voir votre mine déconfitée...

À la fin du mois de janvier 1945, je passe mes examens de philosophie où il faut parler en latin pendant vingt minutes sur des abstractions de la logique ou de la métaphysique qui sont cependant des réalités.

L'année scolaire 1945-1946, je continue mes études de philo à Pontmain. Cependant, je ne terminerai pas ma deuxième année de philo à Pontmain.

La fin de ma deuxième année de philosophie à La Brosse-Montceaux (Pâques à juin 1946)

À Pâques 1946, les supérieurs décident que nous finissions notre deuxième année de philo à La Brosse-Montceaux, avant d'aller à l'abbaye de Solignac près de Limoges où sera établi définitivement le scolasticat ou grand séminaire.

La Brosse-Montceaux est un village situé près de Montereau en Seine-et-Marne. Nous étions contents d'y aller car c'était devenu un lieu célèbre. En effet, en juillet 1944, cinq Oblats résistants y avaient été massacrés. Les vestiges historiques sont là : le caveau ayant servi de cachette pour les armes, le puits où l'on a retrouvé les corps, la prairie et les bois qui entouraient la propriété.

En août 1946, les Allemands ont capitulé : c'est la libération de la France.

J'ai 22 ans, l'âge d'aller faire le service militaire. Nous, les scolastiques, passons sans problème les étapes de la préparation militaire pour accéder au service militaire.

De La Brosse-Montceaux, je suis parti à Fontainebleau pour être formé, pendant trois jours, à la vie de la caserne, à la préparation militaire, à la préparation sportive : le séminariste doit être un entraîneur capable de dépanner tous les copains en toute situation. Je passerai plus tard avec succès la deuxième partie de la préparation militaire qui me donne accès au peloton de sous-officiers et même d'officiers. J'avais demandé un sursis d'un an pour ne partir qu'après la 2^e année de philosophie : en fait, ma classe sera exemptée de caserne.

Cette année de scolasticat, deuxième année de philo, s'est terminée par la célébration de la fête de la Victoire : décoration, *Te Deum*, messe, feu de camp pour les gens du bourg très sympathiques.

Le lendemain, nous avons défilé dans la ville de Montereau, ville plutôt « rouge ». Ainsi, 80 séminaristes en soutane ont défilé dans les rues pendant trois heures, applaudis soit par des catholiques contents de voir leurs prêtres affirmer leurs opinions, soit par des communistes heureux de voir des curés revendiquer des droits : c'est un apostolat qui a fait beaucoup de bruit ! Cela ne s'était jamais vu !

Les examens terminés, je me retrouve, volontairement, à Marquèfles dans le Pas-de-Calais dans un pays minier où le Père Fritaut a ouvert un petit juniorat pour regrouper les futures vocations oblates du Nord. Pendant quinze jours, avec d'autres séminaristes, nous travaillons dans la maison : réparation des portes et des fenêtres... et toutes sortes de bricolages.

Désormais les études de philosophie sont terminées. Vont suivre quatre années de théologie.

À Solignac, quatre années de théologie (septembre 1946-juin 1950)

Le scolasticat de La Brosse-Montceaux est trop petit pour accueillir toutes les nouvelles vocations. Après avoir cherché un nouvel établissement pendant un certain temps, les Supérieurs sont enthousiasmés par l'abbaye de Solignac – près de Limoges en Haute-Vienne – et son abbatale Saint-Pierre, laissée à l'abandon. Cette abbaye, monument historique, a été fondée par saint Éloi au X^e siècle. Mais, pour être occupée par le scolasticat, il y a beaucoup de travaux et d'aménagement à faire, particulièrement un bâtiment, l'aile ouest de l'abbaye, à construire entièrement pour donner une petite chambre à chaque philosophe ou théologien étudiant (un coût exorbitant). C'est décidé : dès maintenant, les théologiens de première année iront aménager la maison pour accueillir tous les autres.

Avant la rentrée scolaire de 1946, avec une trentaine d'élèves de théologie comme moi, nous prenons le train pour Limoges-Solignac et arrivons en soutane et en gros souliers, sac au dos. Sur la place de l'abbatale, les voisins se réveillent et nous regardent comme des bêtes curieuses. C'est l'étonnement total : en effet, Solignac n'est pas habitué, comme dans un village breton, à voir des Frères et des Séminaristes en soutane et sac à dos ! Nous entendons des chuchotements...

Le groupe des trente jeunes théologiens est vite installé dans le grand dortoir du premier étage, avec la salle d'étude à côté. La chapelle est au rez-de-chaussée ainsi que la cuisine. L'abbatale est l'église paroissiale avec son curé, le Père Fritaut, et de jeunes Pères stagiaires.

Les travaux d'installation et les liens avec la population

Nous, jeunes théologiens, nous consacrons les matinées aux études avec nos professeurs : théologie, écriture sainte et morale. La plupart du temps, l'après-midi est occupé par les travaux d'aménagement : terrassement, aménagement de chambres, construction de l'aile ouest et d'un tunnel sous la route, installation d'une turbine... Travail monumental !

Pour réaliser cet énorme chantier, nous avons engagé deux entreprises de Solignac, un menuisier-charpentier et plusieurs maçons qui nous montrent comment faire.

Certains d'entre-nous réalisent les travaux de maçonnerie ; d'autres, de ferronnerie (le Père Bertrais) ; d'autres, de terrassement, de routes... Il fallait parfois charger ou décharger des wagons de ravitaillement pour la « Maison de Solignac ». Pendant trois ans, je fus responsable des travaux manuels c'est-à-dire chargé de former les équipes, de distribuer les tâches.

On s'entraide et on s'organise rapidement. Très vite, les matériaux pour les travaux sont livrés à la maison et il faut former les équipes de travail pour rendre possible la vie quotidienne de prières, d'études et de loisirs.

Nous n'allons pas aussi vite que nous voudrions, car le site et les bâtiments sont classés : il nous faut respecter les règles et employer les mêmes matériaux que ceux des bâtiments existants. Pour la construction de l'aile ouest, il faut creuser profondément pour atteindre le rocher, couler un « gouffre » de béton qui supportera les quatre-vingts chambres individuelles.

En même temps, il y a le barrage sur la Briance qu'il faut réparer, la turbine qu'il faut remettre en activité, le tunnel sous la route qu'il faut creuser et qui doit permettre de passer de l'Abbaye au jardin, aux terrains de sport et à la Briance, sans traverser la route du village et gêner la circulation.

Cette vie de travail, à la vue de tout le village, avec des petites entreprises de Solignac, est une vraie révélation pour les habitants. Les hommes se rapprochent du clergé : on parle, on discute, c'est une véritable évangélisation par la vie. On devient amis. Les Pères ont su se faire apprécier et ont pu entretenir de bonnes relations avec la population.

Ainsi, c'est la première fois que l'équipe de Solignac organisait un match contre l'équipe de Limoges (D2 en France) ! Belle réussite malgré le score négatif des séminaristes ! Petite histoire pour rire : l'entraînement s'est fait en soutane, et le match en short avec l'autorisation du Supérieur !

Cette vie de travail manuel partagée avec une vie intellectuelle d'études théologiques prépare bien à la vraie vie missionnaire qui devra être vécue dans une culture différente avec des populations diverses.

Durant tout ce temps de grand séminaire, en pleine évolution, la place du sport est importante : on laisse peu à peu la soutane au vestiaire pour jouer au foot en short comme tout le monde... Bientôt, on affrontera les équipes de foot et de basket de Limoges.

En marche vers l'ordination sacerdotale

La théologie est en pleine recherche, l'écriture sainte est en pleine ouverture : il y a des livres et des revues, interdits par l'autorité, qui circulent chez certains plus progressistes. Il y a peu de livres à lire. Des passages entiers du cours de théologie sont « plagiés » (copiés) à partir d'articles dont les véritables auteurs ne sont pas nommés. On suit bien régulièrement les cours car il faut répondre aux interrogations. On garde toujours le désir d'être « à la page » ; on est en « pré-concile ». En liturgie, on réagit à la routine, aux vieilles liturgies qui ne disent plus grand-chose.

Mais cela dépend de chacun. Personnellement, durant les cinq années de mon grand séminaire, j'ai été un élève docile qui a beaucoup investi dans le travail communautaire, qui a évité les écarts, qui n'a pas recherché l'échange avec un conseiller qui m'aurait inspiré confiance et je n'ai pas éprouvé le besoin d'éclairer plus fortement mon chemin. J'étais « sur les rails » : je tenais, j'étais fidèle...

La vie au grand séminaire avait ses points forts mais avait aussi ses faiblesses. Devant former des hommes d'action en milieu culturel différent du milieu français, devant éclairer et révéler l'œuvre de salut accompli par le Christ à des bouddhistes, à des musulmans, à des animistes de tout genre, était-il normal d'avoir un corps professoral entièrement composé de professeurs très intelligents, bardés de diplômes romains mais ignorant tout de la mentalité religieuse d'un mystique bouddhiste ou musulman ?

Toujours « sur les rails », j'ai été ordonné prêtre le 19 février 1950 à Solignac, six mois avant la fin de mes études de scolasticat et avant de recevoir mon obédience.

Étaient présents à mon ordination : ma mère, mes sœurs, l'abbé Combaud, mes tantes Joséphine et Lucienne, mon parrain Joseph, Charlot, mon demi-frère.

Ma famille paternelle a assisté à la célébration de ma première Messe à Falleron (Vendée), ma famille maternelle, à Saint-Julien de-Concelles.

Ma première affectation missionnaire comme prêtre

En février 1950, après avoir été ordonné prêtre et comme tous mes confrères, j'ai écrit une lettre au Supérieur général pour lui dire mon

désir de partir en mission en Asie. À cette époque, la politique suivie par les Oblats de France était d'envoyer la majorité des Oblats sortants en pays de mission tout en gardant un grand nombre en France pour renforcer les effectifs diminués à cause de la guerre.

La venue du Supérieur général

En mai, notre Père Général est arrivé au scolasticat de Solignac et cette visite revêtait une importance particulière : il venait, comme tous les ans, annoncer officiellement le lieu où chaque jeune devait aller et le travail que chacun devait commencer dans les équipes missionnaires oblates à travers le monde. Évidemment, les intéressés en parlent beaucoup entre eux depuis longtemps. Nous savions bien que la très grande majorité – 90 % peut-être –, avait demandé par écrit d'aller au loin dans un pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique, pays qu'ils aimaient avant même de l'avoir connu. Personnellement, j'ai exprimé mon désir d'aller soit au Laos, soit au Japon. Nous savions que seulement un ou deux jeunes missionnaires pour raison personnelle ou raison de santé n'écartaient pas une affectation en France.

À la sortie de la chambre du Père Général, il y a le visage joyeux de celui qui a la mission qu'il souhaitait ; il y a aussi des pleurs de déception ou des silences résignés. C'est la vie religieuse d'obéissance à la volonté de Dieu manifestée par les Supérieurs. Je suis dans le petit nombre de ceux à qui on demande de remplacer les prédicateurs disparus durant la guerre et donc de reconstituer les équipes de missionnaires dans les différentes maisons. Je suis bien obligé d'accepter mais intérieurement je suis bien décidé à ne pas m'arrêter là. Je prends la résolution de continuer pendant quelques années à écrire au Père Général et lui redire mon ferme désir d'aller vers ce pays lointain qu'est le Laos.

Quelques jours après, je reçois une lettre du Père Supérieur me demandant de rejoindre, après quelques jours de repos, la communauté oblate de la maison d'Angers pour commencer le travail de prédication des missions paroissiales, des retraites spirituelles, et prendre part à toutes les interventions spécialisées dans le monde des foyers, des jeunes et des enfants.

Septembre 1950 : le « petit train » se met en marche tout doucement...